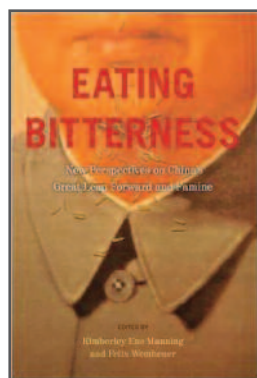


De la famine chinoise aux famines communistes

À propos d'*Eating Bitterness* et de la traduction française de *Mubei*

LUCIEN BIANCO



Kimberley Ens Manning et Felix Wemheuer (éds.),
Eating Bitterness:
New Perspectives on China's
Great Leap Forward and Famine,
Vancouver, UBC Press, 2011, 321 p.



Yang Jisheng,
Stèles. La grande famine en
Chine, 1958-1961, traduction fran-
çaise de Louis Vincenolles et Sylvie Gen-
til, Paris, Éditions du Seuil, 2012, 672 p.
[*Mubei: Zhongguo liushi niandai daji-*
huang jishi (Stèle funéraire, chronique
de la grande famine dans la Chine des
années 1960), Hong Kong Tiandi tushu,
deux volumes, 2008, 1096 p.]

Depuis 2008, l'étude de la grande famine de 1958-1962 a franchi une étape décisive. Confirmant l'orientation inaugurée par Becker, elle s'intéresse de façon prioritaire aux effets locaux de la famine, au comportement des cadres et aux tentatives des affamés pour survivre⁽¹⁾. Fruit de la collaboration entre chercheurs venus de République populaire de Chine (RPC), du Canada, des États-Unis et d'Autriche, dont plusieurs ont eu accès à des archives locales ou conduit de patientes interviews, *Eating Bitterness* s'inscrit résolument dans cette nouvelle orientation. C'est ce que souligne entre autres l'excellente introduction des deux éditeurs. Plus prudents que Dikötter, ils s'en tiennent aux évaluations antérieures du nombre total de morts de faim : entre 15 et 43 millions. Ils ne négligent pas comme lui le contexte démographique et économique et rappellent (p. 3) le nombre et l'ampleur des famines qui ont frappé la Chine entre 1876 et 1943.

La première moitié du livre se cantonne dans des discussions historiographiques, idéologiques ou littéraires. Suzanne Weigelin-Schwiedrzik montre comment l'historiographie du Grand Bond s'est progressivement affranchie de l'orthodoxie : de la « tragédie des bonnes intentions » (Li Rui) à l'utopie et aux vices du système politique (Zhang Letian), puis à la reconnaissance des intérêts contradictoires des paysans et de l'État chez Gao Wangling, qui fait de la famine un point tournant dans les relations entre les uns et l'autre. Plus que les historiens, mémorialistes ou essayistes, ce sont les écrivains (Wang Zhiliang, Yu Hua, Mo Yan, etc.) qui ont révélé l'horreur de la famine et la « résistance paysanne ». En revanche, des écrivains bien en cour se sont empressés de dresser un « écran d'ignorance ». L'inévitable Hao Ran publie dès janvier 1959 une nouvelle édifiante sur l'amour dans les hauts fourneaux ruraux, alors qu'il savait à quoi s'en tenir sur les inepties et mensonges du Grand Bond. C'est ce que démontre (p. 66) Richard King, qui ana-

lyse aussi une nouvelle plus populaire et moins schématique : « Une brève biographie de Li Shuangshuang » (de Li Zhun), dont l'héroïne transforme l'infecte nourriture des cantines en délices. Elle accomplit cent autres exploits, magnifiés dans un film dès 1962, mais les cantines fermées depuis belle lurette disparaissent du scénario⁽²⁾. Occasion pour les femmes actives de prouver qu'elles valent bien les hommes, le Grand Bond fait refluer, comme le montre Kimberley Ens Manning, une conception marxiste classique, favorable à l'égalité des sexes et soucieuse de la santé des femmes, au profit d'un productivisme maoïste qui accepte mal que les femmes prennent du repos en fin de grossesse et après l'accouchement, se détournant ainsi des sacrifices requis de chacun au service de la révolution. La guerre à la nature se double d'une violence faite au corps : contraintes physiologiques

1. Jasper Becker, *Hungry Ghosts, China's secret Famine*, Londres, John Murray, 1996 ; Traduction française de Michel Pencreac'h, préfacée par Jean-Philippe Béja : *La grande de famine de Mao*, Éditions Dagorno, 1998.

Entre 1998 et 2008 : Cao Shuji, *Da jihuang : 1959-1961 nian de Zhongguo renkou* (La grande famine : la population de la Chine de 1959 à 1961), Hong Kong, Shidai guoji chubanshe youxian gongsi, 2005.

Depuis 2008 : Ralph A. Thaxton, *Catastrophe and contention in rural China: Mao's great Leap Forward famine and the origins of righteous resistance in Da Fo Village*, New York, Cambridge University Press, 2008 ; Yang Jisheng, *Mubei: Zhongguo liushi niandai dajihuang jishi* [Stèle funéraire, chronique de la grande famine dans la Chine des années 1960], Hong Kong, Tiandi tushu, 2 volumes, 2008, 1096 p. Traduction française de Louis Vincenolles et Sylvie Gentil, *Stèles. La grande famine en Chine, 1958-1961*, Éditions du Seuil, 2012, 672 p. ; Qiao Peihua, *Xinyang shijian* [L'incident [ou l'événement, voire la catastrophe] de Xinyang], Hong Kong, Kaifang chubanshe, 2009 ; Frank Dikötter, *Mao's Great Famine. The history of China's most devastating catastrophe, 1958-62*, Londres, Bloomsbury, 2010 ; Zhou Xun (éd.), *The great famine in China, 1958-1962: a documentary history*, Haven, Yale University Press, 2012.

2. Richard King a traduit et présenté « A Brief Biography of Li Shuangshuang » et, en contrepoint, une autre nouvelle immédiatement dénoncée pour son « humanisme bourgeois » (entendons son réalisme et sa sincérité) in *Heroes of China's Great Leap Forward: Two Stories*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2010.

ou obstacles naturels, même combat. Allons plus loin : le problème des grains est un problème idéologique (*sixiang wenti*), tel est le discours dominant à l'automne 1957, durant la campagne d'éducation socialiste, réplique rurale de la campagne contre les droitiers. Une bonne origine sociale ne protège plus le paysan qui prétend avoir faim dans le but de livrer moins de céréales à l'État, voire de réclamer de l'aide : ses propos témoignent d'une attitude égoïste et capitaliste, durement sanctionnée à l'automne 1957. Résultat : un ou deux ans plus tard lorsque la famine sévit, personne n'ose se plaindre de ne pas manger à sa faim, de peur d'être catalogué antisocialiste. Sur ce terrain au moins, les mesures du Centre se sont avérées efficaces : durant les deux années 1959 et 1960, le nombre total de cas de disette portés à la connaissance des cadres de haut rang dans le *Neibu cankao* n'égale pas celui de la seule année 1957 ! « Les discours ont parfois des effets meurtriers », conclut sobrement Felix Wemheuer (p. 127).

Avec les contributions suivantes, dues à des chercheurs chinois, on en vient à la famine proprement dite. Décrivant les huit premiers mois des Communes populaires (août 1958-avril 1959) à Macheng (Hubei), Wang Yanni conclut que les communes visaient moins à instaurer le communisme qu'à mobiliser la main-d'œuvre rurale et la convertir en une gigantesque armée industrielle. À Macheng comme en d'autres lieux évoqués dans la saga de Dikötter (chapitre 20), la destruction frénétique inaugure l'œuvre de construction : on démolit 54 000 maisons dans le *xian* afin de convertir les murs en engrais et d'accroître la productivité des travailleurs rassemblés en un même lieu. Ensemble mais séparés : les hommes dans un dortoir, les femmes dans un autre, les enfants ailleurs. Des privilégiés restent chez eux (on n'abat pas leur maison), mais doivent accueillir cinq autres familles : 35 personnes s'entassent dans une maison prévue pour en accueillir six ou sept. Beaucoup d'autres, mobilisés au sein de véritables « armées de production » (p. 162-163), marchent – plus qu'ils ne travaillent – vers leurs chantiers lointains, à l'heure où la main-d'œuvre manque pour cultiver les champs collectifs et alimenter les hauts-fourneaux. Après la production, la consommation, thème d'autant moins négligeable que certains auteurs ont vu dans les cantines collectives une des principales causes de la famine⁽³⁾. Xin Yi montre que le système de distribution n'a cessé d'évoluer dans les Communes populaires sous l'effet des rebondissements politiques, mais plus encore de la nécessité. Au bout de deux ou trois mois, l'idéal initial de distribution gratuite de nourriture, vêtements, logement, etc. a fait long feu : les réserves s'épuisent, on est passé à un système mixte combinant distribution « selon les besoins » et salaire proportionnel au travail fourni. Au lendemain de Lushan, la campagne contre les droitiers donne un nouvel essor aux cantines : à la fin de l'année 1959, elles nourrissent 400 millions d'hommes, plus de sept membres des Communes populaires sur dix (et près de 98 % dans le Henan, une des provinces où la famine a fait le plus de ravages). Ce système mixte ne survit pas à l'acmé de la famine en 1960, qui contraint à répartir les maigres disponibilités en fonction du travail fourni : plus rien ne subsiste de l'égalitarisme imposé deux ans auparavant. Il y a si peu à répartir que les autorités font la promotion et l'éloge des substituts alimentaires (*daishipin*), passés en revue dans la contribution de Gao Hua. Dans la rubrique « substitut naturels » (plantes et animaux), la palme ne revient ni à telle ou telle espèce d'insectes, ni aux rats ou aux mulots, ni à l'écorce des arbres, aux trognons, tiges, feuilles ou racines, mais à la chorella, une algue dont Shanghai se met à nourrir les porcs durant la première moitié de 1960. Dès la fin juillet, 27 provinces la cultivent pour nourrir les hommes. Diluée dans un peu d'urine, elle est encore plus nourrissante. À la fin de l'année 1960, le Département de la propagande idéologique attribue aux subs-

tituts alimentaires une « valeur nutritive... supérieure à celle des céréales » (p. 188). Moyennant quoi beaucoup s'empoisonnent et des ouvriers se lamentent de manger ce dont les poulets ne voudraient pas. Les nostalgiques ironisent : « si seulement notre vie était aussi bonne que celle d'un ouvrier agricole au service d'un propriétaire foncier... ou même des cochons et des chiens du temps jadis » (p. 190).

Les paroles défoulent, mais il faut des actes pour survivre – surtout des actes non violents, les capacités répressives du régime condamnant d'avance la moindre tentative de révolte. Ancien *zhiqing* envoyé à la campagne, Gao Wangling a consacré près d'une décennie à enquêter à travers cinq provinces sur les mille et une manières d'« arracher la nourriture de la gueule du tigre » (p. 285). Certaines demandent la complicité des cadres, comme la dissimulation d'une partie de la production, ensuite redistribuée aux membres de l'équipe – plus rarement de la brigade, une pratique mise en évidence par Jean Oi dès 1989⁽⁴⁾. Toujours avec la complicité des cadres, les comptes sont falsifiés de sept ou huit manières (énumérées p. 283) mais c'est derrière leur dos qu'on laisse tomber une partie de la récolte pour venir la récupérer de nuit. Si les vols importants (*da tou*) demeurent l'exception, on multiplie les vols à la petite semaine, arrivant ainsi à détourner bon an mal an une centaine de *jin* de grains du secteur collectif, de quoi faire subsister la famille. Les maraudages les plus substantiels s'effectuent de nuit à l'approche de la moisson : les patrouilles nocturnes s'avèrent d'autant moins efficaces que les gardes sont les maraudeurs du lendemain et vice versa. Gao Wangling ne s'attarde guère sur une stratégie de survie centrale dans la contribution de Ralph Thaxton, comme dans la monographie qu'il a consacrée à un village henanais pendant et après la famine⁽⁵⁾. Elle consiste à manger sur place à la dérobée les récoltes encore vertes (*chiqing*) avant qu'elles soient mûres et moissonnées. Parfois très répandue (jusqu'à 70 % des futures récoltes sont consommées avant maturité dans sept brigades de production du Shandong, p. 263), cette stratégie de survie a selon Thaxton été en maints endroits la forme la plus efficace de résistance paysanne et c'est cette dernière qui aurait provoqué la fin de la famine, d'ordinaire attribuée à la majorité réformatrice de l'oligarchie dirigeante, une fois qu'elle eut enfin pris conscience de l'ampleur du désastre (je partage l'opinion commune). Depuis son premier livre⁽⁶⁾, Ralph Thaxton a beaucoup évolué sans se débarrasser du romantisme qui lui fait magnifier la résistance paysanne. Stratégie de survie commune en période de famine⁽⁷⁾, le *chiqing* peut prolonger la vie du charardeur – plus que de sa famille : les enfants de moins de six ans ne digèrent pas les céréales non mûres – avant de réduire récoltes et rations quelques semaines ou mois plus tard : initiative individuelle désespérée, comme tant d'autres à l'heure où la rigueur de la famine permet de moins en moins aux paysans de combattre de façon collective. Elle incite au contraire quelques-uns d'entre eux à tuer des voisins (ou leurs propres

3. C'est le cas du très bon livre de Dali Yang, *Calamity and reform in China. State, rural society, and institutional change since the Great Leap Famine*, Palo Alto, Stanford University Press, 1996.

4. Jean Oi, *State and Peasant in Contemporary China. The political economy of village government*, Berkeley, University of California Press, 1989.

5. Elle fait l'objet du chapitre 6 de *Catastrophe and contention in rural China*, cité supra note 1.

6. *China turned rightside up. Revolutionary legitimacy in the peasant world*, New Haven, Yale University Press, 1983. J'en ai rendu compte dans *Times Literary Supplement* du 30 septembre 1983. Chen Yung-fa et Gregor Benton en ont fait une critique systématique dans *Moral Economy and the Chinese Revolution*, University of Amsterdam : Anthropological-Sociological Centre, 1986.

7. Exemple dans un autre pays communiste : en 1933, de nombreux paysans du nord du Caucase coupent des épis non mûrs pour assouvir leur faim (Nicolas Werth et Alexis Berelowitch, *L'État soviétique contre les paysans. Rapports secrets de la police politique (Tcheka, GPU, NKVD) 1918-1939*, Paris, Tallandier, 2011, p. 540). Zhang Xianliang, qui a mangé pas mal d'épis encore verts durant sa captivité, se plaint qu'ils fermentent dans le ventre (*Grass soup*, traduction de Martha Avery, Minerva, 1995, p. 187 et 200-01).

enfants) pour les manger et un plus grand nombre à lyncher les adolescents coupables d'avoir dérobé une poignée de riz. Plus prudente et plus exhaustive, la contribution de Gao Wangling recense les « actes d'opposition » (*fanxingwei*) sans les ériger en un mouvement de résistance. Eussé-je disposé une douzaine d'années plus tôt de cet impressionnant catalogue, j'aurais prodigieusement enrichi ma description des « armes des faibles ». Je n'aurais pas pour autant modifié mon appréciation de cette litanie de « formes quotidiennes de résistance »⁽⁸⁾ : Gao peint avec un luxe impressionnant de détails un tableau familial. Outre Thaxton, d'autres contributeurs donnent parfois l'impression (Susanne Weigelin-Schwiedrzik p. 47 et, moins nettement, les éditeurs aux pages 14 et 19 de l'introduction) d'idéaliser des réactions désespérées de survie⁽⁹⁾ ou de découvrir une évidence : l'opposition entre les intérêts des paysans et ceux d'un État modernisateur d'emblée résolu, comme son modèle et comme le recommandait Preobrazjenski dès 1925, à financer « l'accumulation primitive » sur le dos de la majorité paysanne exploitée.

Les inégalités régionales face à la famine font l'objet de deux très intéressantes contributions. D'abord l'abîme entre ville et campagne, mis en évidence dans le chapitre consacré à Tianjin par Jeremy Brown. En 1961 on meurt de faim à Tianjin mais c'est un paradis par rapport aux *xian* ruraux de la municipalité (carte, p. 233), eux-mêmes moins éprouvés que le Shandong voisin. Le premier secrétaire du PCC de Tianjin se rend souvent dans les villages et reçoit des rapports quotidiens sur les morts de faim, les attaques de greniers, les maladies causées par la famine : 28 000 paysans sont empoisonnés après avoir mangé de la terre, des racines et d'autres *daishipin*. Chaque jour, les villageois affluent en train, sans billet : 176 000 arrivent illégalement durant le premier trimestre de 1960, certains tombent et ne peuvent plus se relever. Tous les citadins sont au courant : les villageois pillent les entrepôts de grains dans la banlieue (neuf fois en trois jours dans une seule localité), d'autres sont hébergés et nourris par leur famille en ville. Les autorités de Tianjin se préoccupent du sort des ruraux mais leur priorité absolue est la survie des citadins. Et même un peu plus : lorsqu'il s'avère que ces derniers ne pourront pas fêter le Nouvel An 1959 faute de provisions, le Directeur des Céréales de Tianjin part demander de l'aide au Shandong. À Jinan, il tombe nez à nez sur son collègue de Pékin venu accomplir une mission analogue : chacun d'eux repart avec une cargaison de blé, choux, fèves, oignons et gingembre... fournie par les victimes à des citadins moins menacés. À la fin de l'année suivante, la situation est plus tendue : Tianjin ne dispose plus que de trois jours de réserves. Cette fois, le Directeur du commerce part en informer les dirigeants centraux. C'est seulement à ce moment-là, quand la crise atteint Tianjin et d'autres métropoles, que le Centre décide d'importer des céréales d'Australie et du Canada. Il recevait depuis un an des rapports précis sur les ruraux morts de faim.

1% de morts au Jiangxi, 18% dans l'Anhui

On sait depuis longtemps que la famine a frappé de façon très inégale non seulement villes et campagnes mais provinces et régions. Les plus septentrionales, du Heilongjiang à la Mongolie intérieure, au Shanxi et au Shaanxi, ont souffert moins que la plupart des autres ; au contraire, Anhui, Henan, Sichuan, Gansu et Guizhou sont parmi les plus éprouvées. Toutes sortes de théories ont été avancées pour rendre compte de ces disparités : diffusion des cantines populaires, prédominance de l'agriculture et pauvreté de la province (afin de préserver citadins et ouvriers, les provinces industrielles ne sont pas tenues d'exporter autant de grains vers les autres pro-

vinces), radicalisme des dirigeants provinciaux, etc. Dans ce qui est à mes yeux le meilleur chapitre du livre, Chen Yixin compare deux provinces limitrophes, qui ont enregistré entre 1958 et 1961 l'une (le Jiangxi) un excédent de 180 000 morts (1,06 % de sa population), l'autre (l'Anhui) de 6 330 000 morts, soit 18,37 % de la population provinciale. Le Jiangxi a en outre accueilli un demi-million de réfugiés, la plupart de l'Anhui, qui ont presque tous survécu. Les conditions naturelles étaient beaucoup plus favorables dans le Jiangxi, moins densément peuplé : 18,5 millions d'habitants en 1957 sur 166 000 km², contre 33,3 millions de résidents dans les 140.000 km² (le quart de la France) de l'Anhui. Plus fertile, le sol du Jiangxi était aussi mieux arrosé ; 70 % de sa superficie cultivée était irriguée dès les années 1950, contre 40 % des surfaces cultivées de l'Anhui... dans les années 1980 ! On récoltait en 1949 150 kg de céréales par *mu* dans le Jiangxi, 63 dans l'Anhui. Aujourd'hui presque à sec, le Poyang était à l'époque le plus grand lac d'eau douce de Chine : la pêche permettait aux riverains de survivre. Quant aux forêts, où l'on peut dénicher végétaux et animaux comestibles, elles recouvraient 40 % de la surface du Jiangxi, contre 12,5 % de celle de l'Anhui, le nord de cette province, où 49 % de la population s'entassaient sur 36 % de la superficie provinciale, étant le plus défavorisé, avec 0,1 % de terres boisées ! Depuis des siècles, le Jiangxi avait largement contribué au fisc impérial, l'Anhui parvenait avec peine à nourrir sa population.

L'impôt contribue lui aussi à expliquer le contraste (de 1 à 18 % de morts de faim) dont les conditions naturelles ont commencé à rendre compte. Le taux de l'impôt en nature était plus faible dans les anciennes bases révolutionnaires, spécialité du Jiangxi. Les fermes d'État établies pour mettre en valeur collines ou montagnes boisées et marais ou marécages étaient dispensées d'impôt pendant un à trois ans : nombreuses dans le Jiangxi, elles étaient quasi inexistantes dans l'Anhui. Les disponibilités alimentaires qui restent une fois l'impôt acquitté et les prélèvements obligatoires (céréales vendues à bas prix à l'État) effectués sont éloquentes : de 5,2 millions de tonnes en 1957 à 4,3 millions de tonnes en 1959 dans le Jiangxi, de 7,3 millions de tonnes en 1957 à 4,3 millions de tonnes en 1959 dans l'Anhui. En 1959, les deux provinces disposaient donc de la même quantité de céréales pour nourrir l'une 18 millions d'habitants, l'autre 33 millions.

Ce contraste reflète enfin et surtout l'inégal zèle des dirigeants provinciaux dans la conduite des réquisitions alimentaires et la poursuite des divers projets radicaux chers au cœur de Mao. Familier de Mao, le premier secrétaire du PC de l'Anhui Zeng Xisheng a une ancienneté révolutionnaire (*geming zige*) très supérieure à celle des autres dirigeants de la province, qu'il n'hésite pas à limoger. Il mobilise beaucoup de main-d'œuvre pour les grands travaux : lors de la conférence du Comité central de novembre et décembre 1958, il multiplie par huit en quelques jours le volume de pierres et de terre qu'il se fait fort de faire déplacer dans la province. Quelques mois plus tard, plus de cinq millions de cultivateurs mobilisés sur les chantiers d'irrigation manquent cruellement sur les champs collectifs où ne restent que 44 % de la main-d'œuvre agricole de la province. À la différence du Hunanais Zeng dans l'Anhui, les quatre principaux dirigeants du Jiangxi sont tous nés dans la province : ils ont rejoint les soviets du Jiangxi à la fin des années 1920. Le premier secrétaire du PC provincial Yang Shangkuai forme avec ses lieutenants une équipe soudée. Au début de l'année 1958, le quatuor s'engage à accroître de 80 % la production agricole, ce qui est impossible (l'Anhui pro-

8. Chapitre 13 de *Peasants without the party. Grass-roots movements in twentieth-century China*, M.E. Sharpe, 2001 et 18 de *Jacqueries et révolution dans la Chine du xx^{ème} siècle*, Paris, Éditions de La Martinière, 2005.

9. Ce dont se garde Frank Dikötter in *Mao's Great Famine*.

met alors une hausse de 150 %), mais dès que les choses tournent mal, il s'efforce de limiter les dégâts et d'acheminer le riz vers les régions déficitaires. Zeng ne se rend jamais à la campagne, n'écoute pas ses collègues qui lui énumèrent les *xian* où la famine sévit. Il ordonne bien des inspections... dans les maisons paysannes pour y découvrir le grain caché⁽¹⁰⁾. Chen Yixin suggère d'étendre l'analyse à d'autres provinces, par exemple le Sichuan, bien doté par la nature mais dirigé par Li Jingquan, comme Zeng originaire d'une autre province (le Jiangxi) que celle qu'il gouverne en dictateur.

Deux chercheurs de Hong Kong estiment que l'idéologie du leader provincial compte moins que ses calculs de carrière⁽¹¹⁾. À l'époque du Grand Bond, les Premiers secrétaires provinciaux membres de plein droit du Comité central n'ont plus de promotion à espérer : les membres du Bureau Politique ont presque tous fait la Longue Marche, les autres ont de longues années de guérilla derrière eux. Ils sont pratiquement inamovibles (la Révolution culturelle changera la donne). Devenir membre de plein droit du Comité central est une ambition logique pour un membre suppléant. En comparant 24 provinces (ils excluent Tibet, Xinjiang et les trois municipalités), les auteurs calculent que les membres suppléants ont prélevé, puis exporté plus de grains vers les autres provinces et entrepris plus de grands projets, hydrauliques ou autres. Ils imputent donc une fraction de la mortalité excédentaire à la politique des premiers secrétaires provinciaux membres suppléants du Comité central (mais Zeng Xisheng et d'autres radicaux étaient déjà membres de plein droit). Je suis moins convaincu par les résultats quantitatifs obtenus par ces deux auteurs que par leur conclusion : la majorité des dirigeants provinciaux qui ont fait preuve de zèle « maoïste » durant le Grand Bond ont agi moins par conviction que par carriérisme.

Mubei en français

Neuf et substantiel, *Eating Bitterness* part un peu dans tous les sens, comme c'est assez souvent le cas des ouvrages collectifs. Pour les lecteurs de cette revue déjà informés de la famine, c'est d'autant moins inconvenient que l'introduction du livre leur fournit, outre maints aperçus suggestifs, un rappel très clair de ce qu'ils auraient pu oublier. Elle n'omet pas de présenter et de louer (p. 13) la bible en matière de famine du Grand Bond : la somme de Yang Jisheng, en l'honneur de laquelle Xu Youyu a érigé dans *Perspectives chinoises* (n° 2009/1, p. 107-111) une mini-stèle méritée. La récente traduction française, mentionnée *supra* note 1, condense en cinq chapitres le premier volume de *Mubei* tout entier. Quatre chapitres (6-9) sont consacrés aux provinces les plus durement éprouvées : Henan, Anhui, Sichuan, Gansu. Le chapitre 10 présente un survol de la famine dans différentes autres provinces. Ce choix est judicieux car des lecteurs occidentaux non prévenus risquent d'être rebutés par l'abondance répétitive des détails permettant de mesurer l'ampleur de la calamité dans telle, puis telle autre localité ou province. C'est l'inévitable rançon d'une des grandes forces de l'étude de loin la plus complète jamais écrite sur une famine longtemps occultée. Moins condensé, le second volume de *Mubei* est donc réparti entre les cinq premiers chapitres de l'édition française et les six derniers (11-16), ce qui permet de mettre en valeur les considérations plus générales de Yang Jisheng, accablantes pour Mao et le régime.

Je n'en retiens que quelques unes, pêchées ici et là, en particulier dans le dernier chapitre consacré à l'impact de la famine sur l'évolution politique ultérieure (p. 591-615 et 659-661 de l'édition française, 999-1038 de *Mubei*, ce qui donne une idée de la dimension respective des deux versions). À peine la famine est-elle en voie d'être jugulée (en 1962) que les diver-

gences éclatent. De la « Conférence des 7 000 », où Liu Shaoqi rappelle des évidences (la catastrophe est due à des erreurs humaines, les nôtres, beaucoup plus qu'à la nature), à la convocation du même Liu par Mao six mois plus tard – au bord de sa piscine ! – le fossé se creuse entre les deux principaux dirigeants. Lorsque le président de la République a le malheur de rétorquer au président du Parti qui lui reproche de peindre tout en noir : « tant de morts de faim, l'histoire retiendra nos deux noms, et le cannibalisme aussi sera dans les livres », il scelle peut-être son sort. La réplique de Mao : « qu'est-ce qui se passera après ma mort ? » peut en effet être interprétée à la fois comme une référence à l'original soviétique en matière de révolution : « tu comptes me débiter, comme Khrouchtchev Staline ? » et un présage sinistre de la Révolution culturelle.

Même si elle a été fatale à son auteur, l'autonomie – conséquence de la famine, répétons-le – de Liu Shaoqi est presque aussi timorée que tardive : encore en 1962 il lui arrive d'enfourcher publiquement les dadas de Mao. Victime du dictateur, Liu n'en a pas moins raison de craindre que l'Histoire ne l'absolve pas. Les morts de faim, le cannibalisme et le reste, il en est lui aussi responsable et l'ensemble de la direction du parti avec lui. Ils se sont à peu près tous comportés en vassaux soumis, aussi bien ceux qui en rajoutent dans l'obséquiosité (Zhou Enlai) ou la flagornerie (Lin Biao) que Chen Yun, un des très rares à avoir d'emblée émis des réserves sur la stratégie du Grand Bond. Chen se met lui-même sur la touche, au besoin en se faisant porter malade, dès que sa lucidité n'a plus d'emploi, autrement dit dès que souffle un vent contraire émis par les narines du Timonier. Il prononce alors l'autocritique requise et rajoute une louche d'éloges pour le Président dès lors qu'on (=Mao) a jugé la première autocritique insatisfaisante. Je ne veux pas épingler Chen en particulier (comment nous serions-nous comportés nous-mêmes, qui n'avons jamais subi le joug totalitaire ?), seulement rappeler que tous se sont tus, ont même approuvé ce qu'ils désapprouvaient. Peut-on leur donner tort, une fois mesurés en millions de morts les effets du courage (Peng Dehuai à Lushan) ?

Foin donc de considérations morales ou psychologiques⁽¹²⁾, nous voilà renvoyés à l'essence du régime : non seulement de la copie chinoise à l'original soviétique, mais de la pratique stalinienne à l'inexorable évolution de la matrice léninienne, prédite par Trotski et Rosa Luxembourg au lendemain de la parution du *Que Faire*. À commencer par le pouvoir absolu de Staline et de Mao, seuls détenteurs de la vérité, ou, pour être plus précis, seuls exégètes autorisés de la Vérité codifiée. En continuant par l'effet boomerang des exigences insensées des dirigeants, qui contraignent les cadres locaux à mentir ou à n'adresser qu'avec des mois de retard des rapports édulcorés au Comité central, si bien que Mao et les autres dirigeants ne peuvent entreprendre de réagir qu'une fois les problèmes devenus quasi insolubles. Ou encore le rôle de boucs émissaires dévolu à ces mêmes cadres, qui travaillent avec une épée de Damoclès sur la tête et sont punis les uns pour avoir rechigné à ap-

10. N'oublions pas pour autant que Zeng Xisheng a fini par remettre en question son radicalisme éfrené, au point d'être un des initiateurs du contrat de responsabilité, ce qui lui a valu d'être limogé en 1962.

11. James Kai-sing Kung et Chen Shih, « The tragedy of the nomenklatura, career incentives and political radicalism during China's Great Leap Famine », *American Political Science Review*, vol. 105, n° 1, 2011, p. 27-45.

12. Cf. sur ce point Jean-Luc Domenach, *Mao, sa cour et ses complots. Derrière les Murs rouges*, Paris, Fayard, 2012. L'explication la plus bienveillante suggérée par les réflexions de Domenach sur ces ascètes devenus prospères, privilégiés et chargés de famille, une famille vouée à la disgrâce éternelle s'ils osaient affronter le pouvoir suprême, me semble être que personne ne veut prendre le risque de provoquer la chute du régime qui incarne le rêve de leur jeunesse et l'œuvre de leur vie : « right or wrong, my party » ou, comme Trotski – l'imprudent ! – le disait déjà : il est impossible d'avoir raison contre le Parti.

plier des mesures inadaptées, les autres (plus tard, en 1961-62, lorsqu'il n'est plus possible de nier l'ampleur de la famine) pour avoir exécuté les ordres. Ou enfin ce style particulier de méritocratie où conformisme et docilité sont les critères inavoués de sélection.

Famines communistes : Chine et URSS

Je prends prétexte de la parenté entre les deux régimes « frères » pour esquiver une comparaison succincte des famines chinoise et soviétiques. Pas de toutes les famines soviétiques : celles de 1921-1922 et de 1946-1947 sont inséparables des guerres mondiales qui les ont précédées, à quoi s'ajoutent dans le cas de la première la guerre civile, le typhus et d'autres épidémies. Je me borne aux famines survenues en temps de paix : entre 1958 et 1962 en Chine, entre 1931 et 1933 en URSS. Une première famine a tué un bon quart de la population du Kazakhstan en 1931, celle qui a frappé l'Ukraine, le nord du Caucase et la Russie méridionale a tué six millions de personnes en 1932 et surtout 1933 : non pas le record mondial dévolu à la famine chinoise, seulement la plus grande famine européenne du ^{xx}^{ème} siècle⁽¹³⁾. En Chine comme en URSS, une même stratégie de développement opère des transferts excessifs de l'agriculture vers l'industrie lourde. Sous l'impulsion du chef, cette stratégie s'accélère : Staline impose le Grand Tourant, Mao le Grand Bond. Les réquisitions de céréales affament les paysans, la nature et le fonctionnement du régime transforment ces réquisitions en extorsions impitoyables, l'extrême hiérarchisation empêche toute remise en cause des oukases des deux dictateurs. En URSS comme en Chine, ces réquisitions continuent une fois la famine avérée. Pas avérée aux yeux de tous car un même déni de famine s'impose ici et là : Edouard Herriot a pu vanter la luxuriance des kolkhozes ukrainiens exhibés devant lui en 1933. En Ukraine comme plus tard en Chine on a renvoyé à la mort les fuyards interceptés dans les gares et sur les routes. En Ukraine avant la Chine la famine s'est brutalement accélérée : la relance de l'automne 1959 consécutive au sommet de Lushan évoque l'« estocade » (Sokoloff) de l'été 1932.

Mais pas l'ultime estocade de l'automne 1932 et de l'hiver 1932-1933 : il est possible que Staline, qui voit dans les paysans ukrainiens les principaux vecteurs d'un nationalisme séparatiste, les ait alors laissés ou fait mourir de façon délibérée. Aucune intentionnalité chez Mao, mais une incohérence et une incapacité à reconnaître ses torts à peine concevables. En fin de compte, l'aide aux victimes a été à peine moins tardive et inadéquate en Chine qu'en URSS. Et, dans l'un et l'autre cas, elle a favorisé les citadins par rapport aux ruraux. Sans parvenir à égaler la cruauté de Staline, ses disciples chinois ont surpassé leurs maîtres en matière de mensonge, ce qui n'était pas facile à en juger par les stances de Mandelstam ou les imprécations de Soljenitsyne. Le mensonge et l'avisement des âmes – des communistes et des cobayes eux-mêmes – ont sévi sans discontinuer de Leningrad (et Varsovie ou Prague : voir Milosz ou Havel) à Canton. Reste que le record absolu de rendement jamais enregistré dans l'histoire de l'humanité est chinois, non soviétique : plus de 70 tonnes de riz moissonnées sur 710 m², soit 978 tonnes à l'hectare⁽¹⁴⁾. Si l'on excepte ce record attribué au Guangxi – province au demeurant bien classée à l'aune des taux de mortalité atteints entre 1958 et 1962 –, on observe une corrélation assez générale entre mensonges les plus effrontés et morts de faim les plus nombreux (Anhui, Henan, etc.). Ce qui n'a rien d'étonnant, une production extravagante légitimant des réquisitions mortifères.

Des différences, on peut en relever bien d'autres, à commencer par la durée anormalement longue de la famine en Chine, alors que son acmé ne dépasse

pas cinq mois (de mars à juillet 1933) en Ukraine et dans le nord du Caucase. Le vrai contraste renvoie aux conditions objectives qui prévalent en Chine. Qu'il s'agisse des causes ou du traitement de la famine, la responsabilité de Staline est au moins aussi écrasante que celle de Mao. Celle de ses complices (un Molotov ou un Kaganovitch) excède celle des dociles lieutenants de Mao. Pourquoi les effets de la famine ont-ils néanmoins été plus désastreux en Chine ? Parce qu'en temps ordinaire (avant la famine) la Chine surpeuplée vivait ou subsistait plus près des limites incompressibles : 307 kg de grains par habitant disponibles en 1956, record depuis la fondation du régime, égalé et dépassé pour la première fois en 1975 (308 kg), juste avant la mort de Mao, laquelle ouvrira enfin la voie à des progrès agricoles décisifs. L'agriculture soviétique avait elle aussi un urgent besoin de modernisation, mais chaque Soviétique pouvait bon an mal an compter sur 500 kg de céréales.

Si important soit-il, ce contraste devient une simple différence de degré, une fois comparé à l'abîme qui sépare les deux pays de l'Occident privilégié, ce qui me conduit pour conclure à avancer deux excuses en faveur de ces régimes que j'ai passablement dénigrés. Une même stratégie de développement accéléré a déclenché les deux famines mais le développement lui-même était un choix inéluctable pour chacun des deux pays « arriérés ». La seconde excuse est beaucoup plus importante : le retard économique va de pair avec une transition démographique très peu avancée dans l'un et l'autre pays-continent. Amorcée autour de 1900 en Russie, un peu plus tard en Chine, la transition n'en demeure ici et là qu'à son étape initiale, où la fécondité demeure élevée tandis que la mortalité baisse rapidement. Elle a baissé à une allure beaucoup plus rapide en Chine, ne serait-ce que parce que la lutte contre les maladies infectieuses était devenue, dans le monde entier, beaucoup plus efficace dans les années 1950 que durant les années 1920. Outre cet avantage dû au décalage chronologique, l'action efficace du régime maoïste a elle-même fait reculer de façon décisive la mortalité durant les huit années qui ont précédé la catastrophe du Grand Bond. La natalité ayant attendu les années 1970 pour baisser de façon sensible, la croissance naturelle est demeurée très rapide durant cette première phase de la transition démographique : entre 2 à 2,5 % par an entre 1955 et 1957. L'évolution était plus lente en URSS mais allait dans le même sens : taux de natalité et surtout de mortalité nettement plus élevés qu'en Chine une génération plus tard, taux de croissance naturelle un peu moindre, tout en restant considérable : de l'ordre de 2 % par an entre 1924 et 1928. L'essentiel demeure le recul de la mortalité, moins spectaculaire qu'en Chine (d'environ 10 % en cinq ans, de 1924 à 1928, contre 27 % en Chine de 1953 à 1957) mais deux fois plus rapide que la baisse de la natalité. D'où, bien qu'à un degré moindre qu'en Chine, une croissance accélérée de la population et une surpopulation rurale accusée sous la Nouvelle politique économique (NEP). À l'heure où Staline met fin à cette dernière, elle devait nourrir avec

13. Sur la famine au Kazakhstan, cf. Isabelle Ohayon, *La sédentarisation des Kazakhs dans l'URSS de Staline : Collectivisation et changement social (1928-1945)*, Bibliothèque d'Asie Centrale, Paris, Maisonneuve et Larose, 2006. Sur la famine en Ukraine, dans le nord du Caucase, le sud de la Volga, l'ouest de la Sibérie et la Russie centrale, on peut lire entre autres : Alain Blum, *Naitre, vivre et mourir en URSS*, Petite Bibliothèque Payot (édition originale Plon, 1994) ; R. W. Davies et Stephen Wheatcroft, *The years of hunger: Soviet agriculture, 1931-1933*, New York, Palgrave Macmillan, 2004 ; Andrea Graziosi, « Les famines soviétiques de 1931-33 et le Holodomor ukrainien : une nouvelle interprétation est-elle possible et quelles en seraient les conséquences ? », *Cahiers du Monde Russe et Soviétique*, vol. 46, n° 3, 2005, p. 453-72 ; Georges Sokoloff, 1933, *l'année noire. Témoignages sur la famine en Ukraine*, Paris, Albin Michel, 2000 ; Viola, Lynne, « La famine de 1932-1933 en Union soviétique », *Vingt-tième Siècle*, n° 88, 2005, p. 5-22 et Nicolas Werth, « Famines soviétiques, famine ukrainienne », *Le Débat*, n° 162, 2010, p. 142-51.

14. Yang Jisheng, *Stèles*, version française, p. 443-444. Pour la petite histoire précisons que ce record mémorable a été établi le 9 septembre 1958, 18 ans jour pour jour avant la date la plus heureuse de l'histoire de la Chine contemporaine, à l'instar du 5 mars 1953 pour la Russie.

une production alimentaire à peine accrue 41 millions d'habitants de plus que lors du recensement de 1897.

Les deux États révolutionnaires ne sont pas responsables d'une croissance de la population aussi difficile à gérer – dans la mesure où ils le sont, c'est tout à leur honneur : ils ont contribué au recul de la mortalité. Aussi longtemps que la natalité ne suit pas à son tour le mouvement de baisse de la mortalité, autrement dit avant que la transition démographique ait suffisamment progressé pour instaurer une ère de relative stabilité, le problème des bouches à nourrir et de la capacité de l'agriculture à y faire face risquait d'être épineux. Il l'avait été constamment en Chine durant la première dé-

cennie du régime et à un degré moindre dans l'URSS des années 1920. C'est cette base fragile qu'une politique inconsidérée a fait chanceler. Une politique criminelle a pris le relais, transformant la crise en catastrophe. L'énorme responsabilité personnelle des deux dictateurs, auxquels des dirigeants nationaux (dans le cas de la Chine) ou régionaux (surtout en Ukraine) moins entêtés ou moins cruels n'ont pu résister, met en cause, répétons-le, la matrice léninienne commune aux deux régimes : si mal inspiré fût-il, le pouvoir d'un seul s'est imposé à tous.

■ **Lucien Bianco est directeur d'études émérite à l'EHESS (Paris).**